

## ***Décider dans le rythme. La pragmatique dromologique.***

Par QUENTIN DUBOIS

### **Abstract**

The purpose of this text is to expose the function of the clinical concept of *decision* (J. Oury) in its relations with the political question of *praxis*. This pragmatic question has found a new site of expression with the Guattarian concept of *metamodelisation* (1979) that I suggest to grasp as an elaboration of a new pragmatism, which aims to generate a mutation of the collective subjectivity. After briefly presenting the project of metamodelisation in *The Machinic Unconscious*, my contribution will try to think a contemporary subjective resistance to the late capitalism and its governance by the affects, with a Guattarian reading of the notion of *rhythm*. Through the works of Guattari and Virilio, I will argue that a *pragmatics of rhythm* could be an unexpected site to think a re-singularisation of the processes of subjectivity.

### **1. Panique et rythme**

Mais dire : « il y a de la sous-jacence », c'est une *décision*. C'est un acte « décisoir » épistémologique. C'est une décision de dire : « Il y a autre chose que ce qu'on voit ». Autrement dit, c'est prendre parti pour une théorisation plus complexe. Et en particulier c'est tenir compte du fait qu'on doit pouvoir articuler quelque chose de l'ordre de l'inconscient.

J. Oury, *Le Collectif*, Leçon du 21 novembre 1984.

*Décider* quand le corps ne répond plus ou ne semble que bien trop s'emballer ; dans cette sensation physique de ne plus pouvoir gouverner ni tenir son corps. Le syndrome de la panique avec son cortège de sensations déplaisantes, du rythme cardiaque qui s'accélère, du souffle qui vient à manquer, de l'évanouissement, paraît s'affirmer comme le syndrome psychopathologique des dernières décennies. Corps saturé de signes, que d'aucuns ont appréhendé comme une sorte de « collapse psychique de l'économie » (Berardi 2007), par un trop-plein d'investissement des flux sémiotiques. Si une telle approche de la panique contemporaine repose en grande partie sur le regard neuf qu'apporta Guattari aux sémiotiques a-signifiantes et pré-signifiantes et leur mode

d'asservissement spécifique —l'asservissement sémiotique—, elle nous paraît toutefois rater la processualité machinique en œuvre dans la métamodélisation félicienne. En réduisant la théorie de l'asservissement machinique à ne produire que des corps réagissant à des infos-stimuli, la schizo-économie ne parviendrait pas à déterminer le moment de nouage entre la métamodélisation et la clinique —tout au plus rejoint-elle le cynisme des thérapies cognitivistes.

Car il y a une fonction qui prime dans la clinique —telle qu'elle a été théorisée par Tosquelles et La Borde—, une fonction d'existentialisation qui assure la possibilité du traitement, la possibilité d'une « vie qui vaille la peine d'être vécue » pour reprendre l'expression de W. James, et qui vient se nouer dans la clinique au constat glacial de l'asservissement sémiotique : une fonction décisive. Il nous paraît qu'une telle fonction est bien souvent loupée dans les relectures contemporaines de Guattari en ce que ces dernières ne saisissent pas pleinement le champ dans lequel s'inscrit la métamodélisation : la praxis. Notre propos *sous-jacent*<sup>1</sup> est que l'on ne peut appréhender la métamodélisation sans se rapporter à la réhabilitation de la pragmatique qui s'établit en deux temps chez Guattari : d'abord par la critique de la linguistique et de ses postulats, ensuite par l'insistance sur une fonction existentielle dont la tâche est de produire la coupure subjective.

La clinique, parce qu'elle travaille dans une certaine praxis, avec le désir d'être dans cette praxis, peut parvenir à remettre en *circulation* une subjectivité qui ne ricochait plus, mais était prise dans une répétition mortifère. Elle permet à cette subjectivité de circuler à nouveau, dans un certain sens qui n'est pas celui d'une *remise au travail* comme semblent le promettre les thérapies cognitivistes ; elle rend possibles de nouveaux sentirs. Elle travaille sur le pathique, le revigore. La fonction décisive de la pragmatique est à saisir comme une remise en question d'un agencement. Peut-être est-elle cette fonction du retour permanent dans le groupe que décelait Guattari : comment éviter que le groupe-sujet et ses nouveaux agencements retombent, se sclérosent dans une répétition mortifère ? C'est la question éminemment politique de la pensée félicienne (la fameuse analyse de la coupure léniniste par Guattari en 66-67) et de toute théorie de la révolution.

Cette contribution entend faire tourner les travaux de Guattari autour du renouveau de la question pragmatique telle qu'elle fut discutée dans ses deux ouvrages, fort riches et complexes, que sont *L'Inconscient machinique* (1979) et *Cartographie schizoanalytiques* (1989). Après avoir rappelé ce projet qui prend le nom de *métamodélisation*, je m'attacherai à fournir une analyse des processus subjectifs dans le capitalisme contemporain au travers de la notion de rythme, tel qu'elle fut aménagée par la praxis clinique de Jean Oury dans sa phénoménologie des psychoses, et de celle de vitesse dans les analyses de Paul Virilio de la *dromologie*. Face à une standardisation de la subjectivité —que Virilio décèle dans un mouvement de synchronisation des affects—, j'essayerai de

---

<sup>1</sup> Je renvoie le lecteur aux différents séminaires de Sainte-Anne de J. Oury, notamment « Le Collectif », qui théorise le rapport entre la décision, le semblant-sous-jacent, et l'inconscient.

proposer une pragmatique du rythme —une *pragmatique dromologique*— faisant place à une coupure dans la production d’une subjectivité homogène et standardisée : une coupure dans le rythme capitaliste qui tranche, qui refuse, comme une décision marquée et nette. Avant d’appréhender ce second temps de la pragmatique, qui est celui de la clinique, il nous faut brièvement rappeler le projet métamodélisateur.

## 2. La métamodélisation félicienne comme pragmatique

Il y a dans l’œuvre de Guattari l’insistance d’une conceptualisation nouvelle de la formation subjective dans ses rapports avec la technologie contemporaine et le remaniement néo-libéral du travail. Cette insistance est appelée *métamodélisation* ; et nous proposons de la cerner ici comme une élaboration théorique et clinique de réponse à un problème de frontière, celle des machines et de l’humain. Dans ce brouillage cybernétique qui ne respecte plus la frontière classique entre les sphères (productives et reproductives), s’élabore le réseau continu de la circulation productive de l’information. La métamodélisation félicienne donne à penser ensemble les trois dimensions que sont la temporalisation, la capitalisation et la subjectivation, en tant que cette dernière, comme le souligne E. Alliez dans *Temps Capitaux*, est « la dynamique et la projection des deux premières ». La clinique félicienne incite à considérer les psychopathologies contemporaines comme s’inscrivant dans le remodellement social par l’information; la métamodélisation portant, entre autres, son analyse sur les effets de l’accélération au cœur de la subjectivité.

Ainsi, dans ce même geste indissociable de la métamodélisation, il nous faut tenir une pragmatique dite générative et une pragmatique dite transformationnelle. La pragmatique générative a pour objet un agencement préexistant ; il s’agit de desserrer par l’analyse les mécanismes aliénants dans les inter-actions entre les divers agencements au sein du capitalisme. Si elle se distingue de la psychanalyse, c’est qu’elle détermine son objet en dehors de toute dialectique du transfert, hors de l’interprétation et d’une position liée à la représentation : « Son objectif sera uniquement la mise à jour de nouveaux sens machiniques dans les situations où tout semblait joué d’avance » (Guattari 1979 : 209). Ce premier geste pragmatique vise donc à défaire l’analyse des systèmes de causalité ou des stades génétiques, au profit de l’expérimentation entendue comme accrochage des aspérités sémiotiques, refusant par là même toute gélification déterministe dans le passé.

La pragmatique est aussi transformationnelle en ce qu’elle concerne les équipements collectifs de subjectivation et leurs noyaux d’agencement. Il s’agit de modifier radicalement les mécanismes de production d’agencement et leurs noyaux, soit le foyer créatif sémiotique. Ce niveau touche à ce que l’on dégagera plus tard sous le nom d’asservissement sémiotique — tandis que la première pragmatique, qui opère à un niveau plus molaire, portera sur des relations d’assujettissement et de désaliénation. La

subjectivité, dégradée par l'entremise de l'aliénation des machines technologiques aux exigences conservatrices de la société, peut cependant être transformée par des formes alternatives de réappropriation existentielle et d'autovalorisation. Une pragmatique transformationnelle, en ne portant pas son analyse sur le régime de la signifiante ni n'en extrayant ses concepts, doit mener à transformer les modalités de production subjective.

Situons d'emblée la question de la pragmatique sur le plan de la modalité : c'est par la production neuve et la créativité —l'hétérogénéité machinique— que peut se saisir l'appareillage conceptuel déployé à partir de 1989 (*Cartographies schizoanalytiques* et *Chaosmose*), soit celui de *valeur* et de *référence*. La pragmatique doit nous ouvrir à la production du réel en dehors d'un paradigme linguistique ; la recherche de l'énonciation collective et des ruptures de sens qu'elle peut susciter. Comment d'un coup, il y a rupture dans la chaîne des énoncés dominants et s'impose une nouvelle manière de percevoir, de sentir, d'affecter et d'être affecté : la modalité est le cadre de cette pragmatique. Autrement encore : la pragmatique félicienne vise la déségrégation, telle qu'elle fut formulée par Tosquelles et ensuite par Oury, et à rendre possible la production, certes précaire, de nouveaux sens. À extraire la modalité du mortifère, du *no alternative* tatcherien, qui pilote toutes les représentations et perceptions subjectives, individuelles comme collectives.

La sémiotique guattarienne, en tant qu'elle a pour objet des signes-puissances — comme autant de devenir et de rapports de forces— et porte son intérêt sur des procès sémiotiques a-signifiants et pré-signifiants, qui échappent à la représentation, doit être appréhendée à partir de la pragmatique, d'une *nouvelle* pragmatique que Guattari a ébauchée avec Deleuze. Pragmatique politique puisqu'il s'agit de porter le problème au niveau des agencements et de leur noyau machinique, soit un noyau créatif ou hétérogénéité : comment ces agencements, comment des groupes-sujets, produisent des signes qui peuvent faire rupture dans les manières de sentir et de percevoir. Elle vise ainsi la singularité des diverses énonciations, et non leur rangement dans une structure transcendantale qui viendrait les unifier, les mettre en série et les homogénéiser. La question pragmatique assure la coupure<sup>2</sup> en ce qu'elle permet de débusquer l'entreprise d'abstraction derrière l'approche linguistique des énoncés : soit la stabilité et permanence des énoncés. Elle préfigure la micropolitique ou du moins la rend possible, lui assure une effectivité neuve en inscrivant les agencements au sein des devenir : elle souligne la relative stabilité des énoncés en refusant l'invariance, de tout ce régime signifiant qui se soustrait aux transformations<sup>3</sup>.

Néanmoins, une telle refonte de la pragmatique, son extraction du « dépôt de la langue » et sa prise dans une micropolitique, doit être marquée par une certaine notion d'*efficacité* au niveau du contexte. Tout en refusant les notions de réussite ou d'échec du

---

<sup>2</sup> Je reprends à dessein le terme de « coupure » qui fonde l'articulation de la pensée politique et historique de Guattari dès les années 66-67.

<sup>3</sup> Je renvoie ici à l'*Inconscient machinique* ainsi qu'à *Mille Plateaux* (« Les postulats de la linguistique ») : la pragmatique passe par une analyse et réfutation de l'invariant ainsi que de la distinction langue-parole. Il s'agit de réintroduire de la variabilité dans l'énonciation.

*speech act*, notre interrogation sur la pragmatique vise à souligner une *fonction d'existentialisation* saisie comme fonction décisive, qui vient marquer la relative stabilité — la marquer de la précarité — des énoncés de rupture et de retour sur le modal. C'est ici que se noue la clinique : sur ce point d'une fonction existentielle qui vient faire bifurquer, *shifter* le procès subjectif. Une clinique de la mutation existentielle. Ou plutôt une clinique qui cherche les moments d'émergence d'un Agencement collectif d'énonciation, seul support expressif de la praxis, qui assure la rupture dans la répétition mortifère : la clinique cherche des catalyseurs existentiels qui donnent consistance aux affects et puissances sans les enfermer dans la représentation, sans les amoindrir.

En situant la métamodélisation dans une pragmatique, en la *problématisant à partir de la pragmatique*, il s'agit pour nous de conserver le projet marxiste d'une transformation et la recherche sartrienne de la praxis de groupe, tel que cette dernière est présentée dans sa *Critique* comme reprise de l'expérience de groupe, la réciprocité que toute sérialité exclut<sup>4</sup>. Pour le dire encore autrement, les premiers chapitres de *L'inconscient machinique*, chapitres dans lesquels Guattari opère le dégagement de la pragmatique de la place de « dépotoir de la langue » conféré par la linguistique structuraliste et chomskyenne, préparent à l'établissement d'une pragmatique en tant que seule capable de la rigueur qu'exige l'approche métamodélisatrice du désir dans le champ social et de la trame du possible qui doit orienter l'analyse, son ouverture ; en bref une praxis révolutionnaire capable de traverser l'ensemble des composantes sociales<sup>5</sup>. En somme, la pragmatique acquiert la haute tâche d'opérer « (...) une mutation<sup>6</sup> a-signifiante du contexte d'Univers, c'est-à-dire de la constellation des registres de référence mis en cause » (Guattari 1989 : 29), de relancer la machine de production des possibles ou encore d'extraire de la sérialité. De proposer un rythme qui fait rupture.

---

<sup>4</sup> Insistons sur l'importance de la pensée sartrienne, présente dès les premiers écrits jusqu'à la *Chaosmose*, où se retrouvent les concepts de praxis et de sérialité. Malgré le peu d'intérêt de la philosophie continentale pour Sartre et ses reprises, je pense que l'on ne peut saisir la philosophie félicienne sans faire une place majeure à celui que Guattari n'a cessé d'appeler « la figure bienfaitrice » de la pensée. Ne peut-on en effet pas resituer toute l'entreprise de Guattari dans une recherche d'une philosophie de la praxis débouchant sur une re-singularisation des modes de subjectivation collective, cette dernière comme seule ouverture possible à la sérialité mortifère, la répétition de redondances capitalistiques ? Dans la perspective clinique qui nous intéresse ici, est-il nécessaire de rappeler que Sartre a nourri toutes les lectures et théories anti-psychiatriques et de psychothérapies institutionnelles ?

<sup>5</sup> Il s'agit dans les premiers chapitres de *L'inconscient machinique* de donner un statut aux différentes composantes d'Agencement qui interagissent tout en conservant leur hétérogénéité ; s'extraire alors d'une simple analyse de la contextualité dans ses retombées signifiantes au profit d'une insistance sur ce que génèrent ces effets pragmatiques dans le champ social. C'est à partir de cette reprise de la pragmatique que Guattari en vient à produire son concept d'énonciation. En quelques mots : la pragmatique félicienne reproche aux linguistiques de méconnaître systématiquement le politique et le social en proférant la stabilité et l'ahistoricité du système, et dès lors, de rendre impossible une politique de la langue, soit l'établissement de modes transformationnels qui se font dans les champs pragmatiques de l'énonciation.

<sup>6</sup> Ces mutations sont dites a-signifiantes en ce que ce sont bien souvent des composantes non-linguistiques qui catalysent ces mutations et des affects-ruptures face à l'exigence de compatibilité avec les significations dominantes.

### 3. La ritournelle capitaliste et l'asservissement machinique

La ritournelle est une petite machine dont le mouvement qu'elle détermine et forme vise à agencer diverses composantes et à leur donner consistance : c'est la question du territoire analysée dans *l'Inconscient machinique*, à partir de l'oiseau et du brin d'herbe, d'un territoire où ces diverses composantes entrent en modulation, où diverses signes-forces se connectent provisoirement. La pragmatique s'intéresse alors aux modalités de couplages entre ces sémiotiques de nature différente et leur installation-fonctionnement au sein de la mégamachine capitaliste. Concentrons-nous sur les deux sémiotiques les plus contrastées au sein du capitalisme : les sémiotiques signifiantes et les sémiotiques a-signifiantes. En ce qu'il s'agit de répéter une hiérarchisation et un ordre — social, symbolique, signifiant en somme — qui paraissent immuables, anhistoricité de la structure : ainsi la distribution des rôles, des places et des corps-sexués. Cette première sémiotique est celle qu'une grande partie de la philosophie post-structuraliste, dans le geste inaugural du féminisme puis de Foucault, s'est attachée à analyser dans la production subjective, ce croisement du savoir et du pouvoir. Pour reprendre les termes de Guattari, il s'agit du niveau de l'assujettissement sémiologique. Ce n'est qu'à partir de cette catégorisation que l'on peut saisir en quoi une pragmatique dans le geste de la refondation et d'ouverture des sémiotiques, de leur dégagement de la sémiologie, s'avère à la fois ce méta-outil d'analyse de la linguistique, et l'arme politico-clinique contre le capitalisme et ses modes de production d'une subjectivité aplatie. En tant qu'opérateur sémiotique, le Capital est analysable dans ses composantes sémiotiques qui opèrent de concert sur un double niveau, qui nous éclairera plus avant sur la production de la subjectivité et l'objet-enjeu du capitalisme : les affects.

Le premier niveau distingué par Guattari porte sur les composantes sémiologiques signifiantes et qui concourent à former une subjectivité aliénée : c'est l'assujettissement social ou sémiologique. Niveau où s'organise par la représentation et la signification, la production des catégories modernes : le sujet, l'individu, le Je. Cette découpe du monde par le langage — majeur — et qui prolonge la voix du Despote dans la subordination à la signification. C'est la distribution et la position des sujets qui en est ici l'enjeu.

Le second niveau est de l'ordre du machinique en ce qu'il est agité, suscité et recoupé par des sémiotiques dites a-signifiantes (la monnaie, les diagrammes, les équations, la musique...) ; il ne s'agit pas de positionner le sujet mais bien d'agir sur sa *dis-position*, soit sur la dimension pathique de la subjectivité. Ce niveau appelé asservissement machinique opère par une féroce capture et attraction de tout un tas d'éléments préindividuels et pré-moïques, à l'œuvre dans la quotidienneté et qui figurent comme cette sorte de tonalité première, une tonalité complexe, de la subjectivité. Une telle capture qui se fait sur le niveau des affects et des percepts s'inscrit dans le geste capitaliste primordial de l'intégration : intégrer les dispositions pathiques dans la mégamachine capitaliste, en faire les rouages. Un second niveau qui se révèle comme l'enjeu central de l'opération

sémiotique du Capital en ce qu'il s'agit de contrôler et couper les intensités pathiques et différentielles présubjectives, soit de contrôler l'hétérogenèse chaotique initiale, de produire des individus. Opération de capture-forçage dans le modèle de la représentation et de la signification de toute la multiplicité foisonnante. Opération vitale du capitalisme qui doit faire en sorte que cette multiplicité hétérogène ne devienne au niveau suivant qu'un bruit dans la communication : perte de l'affect-rupture mais nécessité de contrôler son intensité pour les opérations capitalistiques de consommation-circulation-production. Pour en rajouter une dimension : il s'agit dans ce niveau de rendre possible ce qui s'y fera d'un point de vue sémiologique, soit la position en termes de destinataire et destinataire des différents sujets, ainsi que l'asymétrie<sup>7</sup> des rapports entre ces deux positions fondamentales. Plus encore : dans ce niveau machinique, les opérations du Capital reposent sur des composants sémiotiques a-signifiantes qui coupent les flux à même les corps préindividuels par des signes qui ne visent pas à produire de la signification mais à mouvoir, à produire une action et une réaction qui sont délimitées par les bornes de la position et des valeurs capitalistiques. Moduler les affects et les perceptions pour consommer et se mouvoir dans l'espace clos de la consommation : émouvoir sans faire consister l'intolérable<sup>8</sup>.

Les agencements concrets de sémiotisation qui battent et donnent la mesure du temps ont des composantes complexes et particulières selon les formations de pouvoir : « Chaque individu, chaque groupe, chaque nation s'« équipe » ainsi d'une gamme de base de ritournelles conjuratoires » (Guattari 1979 : 117), ces gammes déterminant un attachement sous le mode de l'affirmation — pensons ici au poème épique s'inscrivant dans l'affirmation d'une identité sociale et politique qui conjoint dans l'énonciation peuple, territoire, religion, féodalité, Charlemagne<sup>9</sup>— de telle sorte que l'on peut dégager des voies d'affirmations complexes selon les formations de pouvoir. Thèse déjà présente dans l'Anti-Œdipe dans le déploiement des sociétés pré-capitalistiques. Dans les sociétés contre l'état, les composantes sémiotiques multiples a-signifiantes de danse, chant, rituel, etc., et leur cristallisation dans des ritournelles qui visent à conjurer la division du travail et des modes de sémiotisation : il s'agit de connecter des composantes hétérogènes sans les

---

<sup>7</sup> Relevons ceci : l'utopie communicationnelle repose sur la possibilité de pouvoir occuper tantôt la place du destinataire tantôt celle du destinataire ; c'en est la garantie de l'harmonie sociale à laquelle doit parvenir la communication. Observons que dans les sociétés capitalistiques, il n'y a pas inversement des rôles : seuls quelques hommes, soulignons-en le genre, sont émetteurs/destinataires. Le reste, la « population », ne quitte jamais cette position de destinataire, soit de la fonction conative, celle de l'assujettissement. C'est d'autant plus fort par l'utilisation des mass-médias, ces deux fonctions (expressive de l'émetteur et conative du receveur) apparaissant le plus nettement.

<sup>8</sup> L'intolérable est un affect qui occupe une place spécifique dans l'éthique deleuzo-guattarienne. On la retrouve dans le fameux texte « Mai 68 n'a pas eu lieu » ainsi que dans « L'image-mouvement » de Deleuze. Ce qui importe, c'est que certes l'intolérable met en mouvement, émeut, mais que surtout il produit une transformation-mutation de la subjectivité collective, une mutation intensive. En cela, l'intolérable peut paraître comme l'affect de rupture révolutionnaire par excellence.

<sup>9</sup> Ce que l'analyse de l'identification au leader dans la théorie freudienne loupe peut-être, c'est tout le paysage qui entoure le leader et le peuple. Voyons ici le caractère polyphonique de l'énonciation.

aplanir ni les homogénéiser par une syntaxe universelle et ses diverses abstractions (la Musique, le Chant, la Danse). C'est ainsi qu'avant l'État et l'axiomatique capitaliste, l'on tient à distance toute pureté au profit du trouble, du mélange, de l'hétérogène. Les sociétés capitalistiques ont produit et produisent des ritournelles qui conjurent le dissymétrique et refusent l'auto-affirmation de l'hétérogène au profit de séparation et distinction homogénéisante. Tout ce qui entre dans l'axiomatique doit être simplifié ; le complexe, épuré et la subjectivité, binarisée. Cette simplification du complexe et ce refus de l'hétérogène au profit d'opérations d'homogénéisation, constitue, selon notre hypothèse, un des traits opératoires les plus rigoureux de l'asservissement sémiotique du capitalisme contemporain. Une mise au pas assurant la persistance du capitalisme, la perte de puissance de l'affect et l'homogénéisation des rythmes :

La simplification des rythmes de base de la temporalisation – ce que j'appelle les ritournelles – concourt à une évolution en sens inverse des modes de consistances précédemment évoqués [ceux des sociétés africaines]. Sous l'angle de leur consistance intrinsèque, elle conduit à un appauvrissement, à une sérialisation des agencements qu'elle affecte (dans l'univers des ritournelles capitalistiques, tout le monde vit aux mêmes rythmes et aux mêmes cadences accélérées). (...) Les ritournelles capitalistiques, au même titre que les traits de visagéité, doivent être classées parmi les micro-équipements collectifs, chargés de quadriller notre temporalisation la plus intime, et de modéliser notre rapport aux paysages et au monde vivant. (Guattari 1979 : 119)

Ce que dégageait déjà Foucault quant à l'assujettissement machinique dans les sociétés disciplinaires par l'analyse de l'école, de l'armée, de l'instauration d'une temporalisation et d'un rythme propre, Guattari le prolonge par la mise en évidence du geste de purification — l'aseptisation capitaliste — de toutes les ritournelles flamboyantes de l'enfance. Sorte d'hygiénisme public œuvrant aussi dans les rythmes et les souvenirs. Une des tâches de la schizoanalyse en tant que pragmatique est de faire insister, soit de faire revenir et donner consistance à ces blocs d'enfance dans le mode temporalisation du capitalisme — et non s'y fixer ou appeler à une régression, sorte de répétition mortifère — soit les charger d'une *valeur* de rupture ou d'annulation des ritournelles capitalistiques en tant que la reprise de ces blocs d'enfance s'inscriraient dans une mutation chamboulant les rythmes traditionnels et ouvrant à l'hétérogène, soit de nouveaux rapports au temps, désir et cosmos.

Dans ce qu'elle se joue par l'intensité et le rythme, la vitesse permet de tenir ensemble de manière dynamique les termes de notre pragmatique de telle sorte que l'on est en droit de se demander si ne pourrait répondre au collapse à venir et à l'immobilisme révolutionnaire généralisé, une pragmatique dromologique. L'asservissement machinique



dans une approche contemporaine des psychopathologies de l'accélération, telle que la panique, rencontre ici les analyses de P. Virilio de la *dromosphère*.

#### 4. Vitesse et asservissement machinique

Orienter la pragmatique dans la problématique de l'asservissement et de la vitesse amène à la pensée singulière de P. Virilio sur la *dromologie*. Dans son ouvrage de 1977, *Vitesse et politique*, Virilio établit une logique du pouvoir/mouvoir qui peut nous ouvrir à une analyse d'un pouvoir qui se joue en deçà de la discursivité – et donc du rapport savoir/pouvoir analysé par Foucault. La vitesse apparaît ainsi pour Virilio comme l'enjeu du pouvoir moderne, inhérente à son exercice : tout pouvoir est avant tout un pouvoir *dromocratique*. « La vitesse est le pouvoir même. »

À la vitesse dite relative des sociétés d'avant-guerre, Virilio invoque une rupture que produisent l'avion et les ondes électromagnétiques : c'est la vitesse absolue, qui détermine dès lors un pouvoir absolu, un contrôle absolu : ubiquité, immédiateté et omnipotence sont les termes de cette « tyrannie de la vitesse ». La vitesse comme contrôle. En dehors d'une approche évidente de la révolution des transports depuis plus d'un siècle, la vitesse dans l'ère des mass-médias est une vitesse publicitaire ou « télé-objective » pour reprendre le terme de Virilio, qui souligne que les premières publicités affichées dans les lieux publics portaient sur le transport, sorte de publicité sociale. En tant que télé-objective, cette vitesse donne à voir : elle concerne cette modalité de la perception et de la conception. En ouvrant d'abord au voyage, puis au cinéma, cette publicité module l'imaginaire, elle inscrit objectivement les possibles.

Apparaît ici l'ensemble des procédés d'asservissement sémiotiques du capitalisme, par l'entremise des mass-médias : les développements technologiques modèlent et modulent les affects, les gestes, les attitudes ; ce qui échappait aux sémiologies signifiantes. Le pouvoir par contrôle de la vitesse est le contrôle dans la quotidienneté de ce qui doit et peut se positionner — il exerce, ce pouvoir contemporain, un contrôle de l'apparaître et de la consistance —, et plus encore : de la fonction existentielle.

Il nous faut, à partir du basculement que la métamodélisation offre au regard de l'analyste sur l'asservissement sémiotique, moins appréhender la vitesse comme un déplacement plus aisé que comme un contrôle des modalités. Une approche modale est réclamée: la vitesse sert à voir, entendre, percevoir dans un temps réel. Passage d'une subjectivité mobile — celle du voyage et du paysage, si cher à Virilio — à une subjectivité motile, où se réarticulent passivité et réaction (et non plus activité) selon le corps-interface de la communication : l'action est celle de la réaction entendue comme impulsion. Dans l'ère mass-médiatique qui est la nôtre, l'affect ne meut plus en vue d'un but en ce que s'éteint le hic et nunc de l'action, mais un agir à distance est suggéré par impulsion (la télé-action). Ce à quoi la pragmatique ouvre, c'est à l'importance croissante dans le capitalisme

contemporain de tout un tas de sémiotiques a-signifiantes et qui viennent à en constituer la texture : signes mathématiques, techniques, musicaux... :

Ces sémiotiques ou machines a-signifiantes certes continuent de s'appuyer sur les sémiotiques signifiantes, mais elles ne s'en servent plus que comme d'un outil, d'un instrument de déterritorialisation sémiotique qui permet (alors) aux flux sémiotiques d'établir des connexions nouvelles avec les flux matériels les plus déterritorialisés. (Guattari 2004 : 105)

De fait, l'analyse pragmatique porte sur la combinaison entre des sémiologies signifiantes ainsi que leurs syntagmes de pouvoir linéaires et des sémiotiques a-signifiantes en tant qu'elles s'inscrivent dans l'exigence communicationnelle. Ces sémiotiques a-signifiantes sont associées à des équipements de plus en plus capables de gérer les perceptions, à des machines capitalistiques qui portent alors sur les temporalités, sur la mise en rythme de ces flux sémiotiques. Dans cette sémiotique a-signifiante, a lieu un processus qui n'est pas de l'ordre de la représentation ; qui est non représentationnel et que Guattari nomme « asservissement machinique ».

Cet apport neuf à la théorie de l'aliénation repose sur une analyse du statut de l'abstraction dans la linguistique et de son articulation dans une syntaxe universelle qui condamnerait une pragmatique au statut de dépôt de la langue. Ce que donc l'analyse scientifique de la linguistique et de par sa principielle distinction langue-parole, ne peut entrevoir, ce sont toutes ces petites sémiotiques qui opèrent à même les corps et les affects, des sémiotiques qui ne signifient pas mais qui activent, mettent en mouvement dans l'espace délimité de la clôture sémiologique.

Les nouvelles technologies sont, selon les thèses de Paul Virilio, des technologies de la cybernétique<sup>10</sup>. Ces technologies de l'information constituent une mise en réseaux des relations et de l'information selon le vœu de Wiener en vue d'une humanité unie — mais n'ont pas permis de susciter et garantir quelque paix. L'effet qui nous intéresse davantage dans l'approche des sciences de la communication et du traitement de l'information dans le Capitalisme Mondial Intégré, c'est que les technologies dans leur mise en réseaux obéissent à la loi de l'équivaloir généralisé en aplatissant les singularités, soit en

---

<sup>10</sup> C'est sur ce point que peut s'établir une distinction de taille entre P. Virilio et F. Guattari. Prolongement de leurs désaccords sur le statut de la technique : l'on pourrait dire que la perspective virilienne s'établit dans la réflexion métaphysique heideggerienne sur la technique ainsi qu'une sorte de perte de l'aura tandis que Guattari voit en la technique et la technologie le lieu d'une double émancipation : humaine et technique ; l'ère postmédia sera l'ère de la libération des machines, de leur asservissement au capitalisme. La cybernétique occupe une place primordiale selon nous dans la métamodélisation guattarienne, cette dernière reformulant des principes bien connus de la cybernétique (Prigogine et Stengers, Varela...) dans un mouvement visant le désasservissement par la re-singularisation (l'autopoïèse de Varela par exemple). Peut-être cette métamodélisation est à entendre comme un dégagement de la cybernétique des sciences de l'information et de la communication au profit d'une analyse transversale refusant d'amoindrir par un modèle ou par le collage de plusieurs modèles l'hétérogénéité mondaine et sociale.

homogénéisant la production subjective : humanité unie, mais humanité uniforme. Ces nouvelles technologies mettent en œuvre un temps mondial, soit « un temps sans rapport avec le temps historique » (Virilio 2001 : 13) qui est ce temps général capitalistique décrit par Guattari et que Virilio nomme aussi « temps réel ». Avec les nouvelles technologies, nous sommes entrés dans le temps réel, temps des cotations boursières et du télé-travail, là où le temps différé du travail est celui de la manufacture. Les nouvelles technologies, conjointement avec les sciences de l'information et de la communication, ont fait de l'interaction et de l'interactivité instantanés — passage de la surface à l'interface dans la théorie de l'information et du signe — les capacités primordiales des relations de telle sorte qu'a pu s'établir un temps unique, ou plutôt un temps universel qui synchronise, rythme, les autres temps.

Le temps réel ou temps général du Capital ampute le volume du temps et aplatit ses dimensions multiples : dans tout ce qui apparaît dans les dimensions temporelles, l'événement qui le traverse, le sens qui en émerge, la subjectivité pathique dans son expression. Temps mondial qui supprime le délai et installe le présent unique dans la production subjective et ses composantes sémiotiques. Ce temps général a deux conséquences conjointes : en tant que temps mondial, il liquide toute différence dans les temps locaux ; en tant que temps réel il supprime ou amoindrit l'espace réel et sa perspective. Ce qui est touché au plus profondément alors n'est-il pas le pathique, soit l'ambiance de la quotidienneté et les rythmes singuliers qui fondent cette subjectivité primordiale ? Le territoire que la ritournelle trace et qui fait que je me positionne par rapport à autrui et que je m'y dis-pose, est menacé par l'amoindrissement de cet espace réel.

C'est à partir de ce niveau que l'on peut essayer de dégager une pragmatique dromologique en ce que cette dernière porterait à la fois sur l'analyse de la mise en mouvement par le pouvoir sémiotique, par un « gouvernement des signes », sur les tonalités et les affects qu'un monde saturé de vitesse — la vitesse-lumière de Virilio — produit sur les corps et les subjectivités tout en les contrôlant et réglant, enfin sur les polyrythmies du capitalisme et la menace permanente que pour le sujet une ritournelle prenne le pas sur une autre — angoisse de répétition — ; elle porterait aussi sur l'accident de l'accident de Virilio, sur une sorte de collapse sémiotique à venir.

Ces sémiotiques a-signifiantes dans leur rapport au rythme et à la vitesse, dans leur mode d'action dromologique, opèrent par synchronisation des affects — la fameuse synchronisation des affects dont témoigne souvent Virilio — ; telles que les mass-médias nous en offrent le spectacle quotidiennement : distances virtuelles où circulent les affects et les émotions ; ressentir au même moment, abolition du temps vécu, les mêmes émotions. Il ne s'agit pas de faire parler dans ce niveau, mais de mettre en mouvement et d'activer des relations trans-individuelles qui sont affectives : niveau moléculaire du contrôle capitalistique. C'est le pathique qui est saisi et modulé. Dans le niveau plus molaire, celui de la sémiologie capitalistique, il s'agit de rabattre toute cette multiplicité

dans le schéma de la représentation et l'impérium du signifiant ; de l'intégrer en somme dans l'axiomatique capitaliste, à une syntaxe universelle : à une discoursivité qui aplanit.

Dans ce que le capitalisme fait de et à la subjectivité, il s'agit de déterminer des processus de re-singularisation qui doivent passer par une reprise-ritournelle qui ne rebondit plus, pour enfin destituer le temps universel du Capital, celui du temps extérieur et que les subjectivités subissent. Dégagement de nouvelles praxis, ou plutôt à nouveau rendre la praxis possible par excès. Ce qu'en tout cas la métamodélisation vise, c'est la sortie de la sérialité. Concept sartrien qui n'est plus très en vogue ; mais qui initie chez Guattari tout son programme politique et clinique : re-singulariser les modes de subjectivation, désamorcer les processus aliénants de mise en sérialité par le capitalisme contemporain. Le rythme capitaliste, son temps métrique, les différentes horloges qui habillent les murs de la Bourse et qui, malgré la position des aiguilles, fonctionnent sur un même temps universel : temps de l'aliénation, de l'angoisse, temps capitaliste de contrôle. Asservissement sémiotique aux mass-médias : répétition quotidienne des mêmes phrases, des mêmes visages ; toute la rupture causée par l'affect existentiel comme court-circuitée par ces grosses machines sociales de la communication et de l'information. Désenchantement du monde ou perte de l'événement-rupture-affect au profit de l'insignifiance, qui rend impossible l'émergence du possible, de l'alternative, de tout shifter. Dromosphère qui se réduit comme pour mieux asseoir l'asservissement, le rendre plus efficace, la sérialité triomphante sans dégagement du groupe-sujet qui la viendrait rompre.

## **5. Rythme, vie quotidienne et décision**

C'est à présent à un concept primordial pour le structuralisme et la phénoménologie des psychoses que notre proposition clinique souhaite s'attacher : le rythme. Discutée dans le texte canonique « La notion de 'rythme' dans son expression linguistique » de 1951 de Benveniste, cette notion peut servir selon les vœux de ce dernier à fonder une « psychologie des mouvements », en tant que le rythme caractériserait distinctivement les comportements et les activités humaines, tant sur le plan individuel que collectif. La métamodélisation doit-elle s'ouvrir à l'analyse du rythme pour tenir de manière plus serrée temporalisation, subjectivation et capitalisation ? Cette hypothèse du rythme, nous souhaiterions la prolonger par une réintroduction dans la métamodélisation du thème métapsychologique fondateur, celui de la quotidienneté. Car c'est bien à partir de la quotidienneté que s'affirme le pathologique, qu'il se rend visible et que par là même, il découvre l'évidence de la quotidienneté, la fait apparaître comme telle : une notion fuyante car évidente et qui, mise au jour, englobe et totalise notre expérience. Par le pathologique, par l'expérience du malade qui se demande comment enfile une chaussette ou comment se lever du lit, apparaissent ce qu'Erwin Straus nommait « les axiomes de la

quotidienneté »<sup>11</sup>. L'expérience clinique de La Borde portait indéniablement sur la quotidienneté, ses axiomes, sur l'expérience pré-égoïque telle qu'elle se faisait pour le schizophrène. Travailler la notion du rythme, lui faire place constitutive dans la métamodélisation, vient épaissir l'analyse pragmatique de la quotidienneté.

Face à la systématisation du monde et à la répétition mortifère de la structure, le poststructuralisme redécouvre dans le texte de Benveniste quelques nourritures à une réarticulation structuraliste faisant une place de choix à la temporalité, la créativité et l'hétérogénéité. C'est ainsi que Foucault consacre *Surveiller et Punir* à la critique et l'analyse des procès de subjectivation — d'assujettissement — par un centrage sur le rythme dans la société disciplinaire. Toutefois la reprise du rythme, dont nous faisons l'hypothèse, par Guattari nous paraît ouvrir à une analyse plus étonnante, infra, dans le pré-personnel et pré-égoïque (ou prérépétitif dirait Lacan), soit ce plan qui échappe à la représentation ainsi qu'à la prédication. Il y a dans cette présence au rythme, quelque chose qui fonde la ritournelle et la marque de la singularité.

Guattari se distingue fortement de l'analyse structuraliste du rythme, qui enferme le rythme dans une anthropologie linguistique et affirme l'indépendance du discours. Avec ces approches, rythme et temporalisation restent encore prisonniers de l'impérialisme du signifiant. Un mouvement autre se fait chez Guattari : les rythmes de l'énonciation sont extraits du domaine du sens et s'inscrivent au cœur d'une pragmatique — l'énonciation — qui reprend ses droits, des rythmes plus enclins à rendre compte de la polyphonie de la subjectivité :

D'une façon plus générale, on devra admettre que le dérèglement des rythmes de l'énonciation et les discordances sémiotiques qui en résultent ne peuvent être saisis dans un registre homogène de production de sens. Ils renvoient toujours à des prises de pouvoir de composantes extra-linguistiques : somatiques, éthologiques, mythographiques, institutionnelles, économiques, esthétiques, etc. L'affaire est moins visible lors de l'exercice « normal » de la parole, du fait que les affects existentiels s'y trouvent plus disciplinés, assujettis à une loi d'homogénéisation et d'équivalence généralisée. (Guattari 1989 : 257)

Cette approche inspirée de la phénoménologie de La Borde mène à se détacher de la conception du rythme comme cadence ou rythme métrique, au profit d'un rythme plus singulier et pré-personnel qui ne se laisse pas appréhender d'abord dans la discursivité (la ritournelle devenant cette discursivité) mais dans le pathique. Pour le dire dans des termes proches de Oury : une fois qu'il y a du rythme, y a d'Un, il y a de la présence rassemblante. Là où le temps-cadence est un temps institutionnel, le rythme dans son

---

<sup>11</sup> Comme nous le rappelle à plusieurs reprises J. Oury dans de nombreux textes qu'il consacre à la présence et à la quotidienneté. Citons la conférence de 1986 donnée à Montpellier, dans laquelle Oury en appelle à un recentrage de l'analyse clinique sur la quotidienneté dans l'élaboration de la phénoménologie des psychoses.

approche pathique nécessite une nouvelle approche du temps, plus (pré-)personnelle et non-discursive qui marque la dynamique des relations qu'il rend possibles en ce que le rythme bat : le rythme est rythme de quelque chose, il n'opère pas chez Guattari comme une sorte de loi antérieure — à la différence de Benveniste. Disons plus encore, le rythme est à penser non plus dans sa visée d'harmonie mais dans sa relation à un chaos principiel de telle sorte que la temporalité est davantage une dynamique des relations qui vient configurer et différencier. C'est par le concept de ritournelle que Guattari rend, selon nous, compte à la fois d'un rythme pathique dans la temporalisation — comme mise en forme — mais aussi du rythme comme organisation complexe du processus de subjectivation : « Sous le terme générique de ritournelle, je rangerai des séquences discursives réitératives, fermées sur elles-mêmes, ayant pour fonction une catalyse extrinsèque d'affects existentiels. » (Guattari 1989 : 257)

La clinique félicienne établit une *fonction existentielle*<sup>12</sup> ou *de décision* qui vient détacher un événement d'une certaine monotonie qu'est la quotidienneté, qui vient couper dans la répétition mortifère : une coupure d'où s'affirme *du* pathique<sup>13</sup>. En cela, la fonction existentielle est distinctive d'un événement, acte chirurgical de détachement dans la trame lisse de la quotidienneté où s'énonce alors un « ça ne va pas de soi », où s'énonce un moment historique. La machine se relance ; l'imaginaire produit à nouveau sans que cet événement ne soit repris dans le flux de la vie quotidienne, mais s'inscrive dans un processus analytique groupal :

Elle [la fonction existentielle] engage, en premier lieu, ce qu'à la suite de Jakobson j'appellerai une opération pathique. À travers elle, certaines ruptures de forme, certaines dissolutions de schèmes perceptifs préétablis, certains détournements de sens se trouvent convertis en support de nouvelles découpes énonciatives. (Guattari 1989 : 324-325)

La linguistique, en ramenant la pragmatique à ce rôle de « dépotoir de la langue », exclut de son analyse le contexte, ou du moins l'épure, l'aplatit comme c'est le cas dans la théorie de la communication en vue d'éviter les bruits parasites de la communication. C'est par son intérêt pour les contextes dans leur complexité, dans les détails qui échappent à la signifiante et à la représentation, à toute uniformisation ou traductibilité, que la métamodélisation suscite une fonction de décision :

---

<sup>12</sup> J'entends cette fonction dans le sens donné par Oury à la *fonction diacritique* au coeur de sa notion de Collectif ; une fonction diacritique qui permet de distinguer les lieux et les personnes, de séparer les plans et les registres. Une fonction de coupure ouverte. Toutefois, la fonction diacritique opère chez Oury comme mise en acte du Symbolique là où elle opère une coupure dans la chaîne signifiante chez Guattari.

<sup>13</sup> Ce concept de pathique appartient à la théorie clinique d'Oury ; distinguons-le toutefois du rabattement du pathique dans la signifiante qu'opère Oury en ce que le pathique comme dimension aux multiples couleurs et distinctivité est connotée dans une combinatoire de signifiants. La signifiante est, chez Oury, un plan transcendantal d'inscription qui s'articule au plan empirique. C'est tout le statut de l'interprétation qui diffère chez Guattari et Oury.

Mais concrètement, quels sont les facteurs de décision ? Est-ce simplement de faire des courbes, de voir ce qui est nécessaire, etc. et ensuite : on prend la décision ? Ce n'est certainement pas si simple ! Ce que l'on appelle « décision », c'est en rapport avec un certain vecteur thérapeutique. Mais « qui » prend la décision ? Qui prend la décision de faire telle ou telle réunion (quand on peut en faire) ? Ou de prendre en charge quelqu'un ? Ou de changer d'espace ? Etc. (...) Le contexte, ce n'est pas simplement l'addition des gens qui sont là, avec leur rôle, avec leur statut, avec leur fonction. Le contexte, qui peut être variable pour chacun, c'est à partir de lui qu'on pourra avoir une chance de trouver un sens. (Oury 2005 : 148)

## 6. Décision et coupure : la pragmatique transformationnelle

La décision est une coupure : une telle fonction décisive n'est pas à attendre à partir de la conception moderne du sujet, d'une conscience qui déciderait mais d'un moment de rupture, d'une coupure qui fixe dans l'*après-coup*, dans l'*après-Mai*, l'origine : c'est parce qu'il y a eu coupure subjective qu'on peut poser un avant. La décision fixe l'avant de la coupure. Elle est la décision de ne pas considérer un événement comme allant de soi, de détacher cet événement de la monotonie quotidienne, d'une trame d'un rythme répétitif. Pour pouvoir opérer une distinction et une coupure dans la quotidienneté, dans la trame du « ça-va-de-soi » écrirait Oury, pour rendre opérable la praxis. Disons-le autrement, la métamodélisation vise la singularité et l'hétérogénéité : rendre possible la singularité, faire en sorte que chaque personne puisse compter comme sujet. Un champ collectif n'a de sens que si chaque personne est saisie et envisagée dans sa singularité, évitant ainsi la sérialisation. C'est le souci d'une hétérogénéité dans le champ de la praxis. Produire la bifurcation dans le pratico-inerte contemporain, comme un changement d'ambiance ou de tonalité. Un *shifter* qui ne saisit pas que le sujet. L'hétérogénéité, ce mot d'ordre clinique de Tosquelles, apparaît comme un usage non asservi de l'imaginaire. Disons que l'hétérogénéité est la possibilité de *passer* d'un lieu à l'autre –comme en témoigne le Club de La Borde et ce qu'Oury nommait l'*axiome de circulation* – ; elle est dans notre cas, la possibilité de passer d'une ritournelle à l'autre, d'une manière d'habiter à une autre. La dimension clinique de la métamodélisation n'est-elle pas de rendre efficace et de favoriser le passage d'un système à l'autre, d'une personne à l'autre, de faire ricocher ?

La pragmatique transformationnelle par la fonction décisive détermine un enjeu théorico-clinique majeur de résistance à l'approche cognitive du sujet. Décision initiée par le collectif, transformation tributaire d'un Agencement d'énonciation. Ainsi la panique, entendue comme la psychopathologie quotidienne la plus présente, cette tension d'un corps qui réagit face à un rythme technique dont le paradigme est l'accélération, cette panique dromologique, peut être pensée à partir de la rupture. Le corps-paniqué ou

angoissé, non plus comme ce simple corps qui réagirait à des infos-stimuli mais comme lieu de la coupure dans la rythme capitalistique.

La fonction décisive apparaît bien comme une décision éthique de la clinique agissant au niveau du contexte — pragmatique de la décision — en ce qu'il s'agit de tenir compte des qualités existentielles d'un sujet que le shifter se fasse, pour que le rapport thérapeutique soit efficace et produise des effets dans l'existence du sujet. De telle sorte que la fonction décisive opère une rupture de forme ; une dissolution des manières de sentir et percevoir préétablies dans la quotidienneté, qui vont de soi. Disons-le : la clinique promeut des ritournelles désaliénantes et moins douloureuses pour la subjectivité individuelle ; et rend possible une rupture a-signifiante génératrice d'énonciation collective, une sorte de coupure ouverte dans le rythme capitalistique.

## BIBLIOGRAPHIE

- Berardi F. (2007). « Schizo-Economy ». *SubStance* 36/1, 75-85.
- Guattari F. (1979). *L'inconscient machinique*. Paris : Recherches.
- Guattari F. (1989). *Cartographies schizoanalytiques*. Paris : Galilée.
- Guattari F. (1992). *Chaosmose*. Paris : Galilée.
- Guattari F. (2011). *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*. La Tour d'Aigues : Aube.
- Oury J. (2005). *Le Collectif. Le séminaire de Sainte-Anne*. Nîmes : Champ social.
- Virilio P. (1977). *Vitesse et politique*. Paris : Galilée.
- Virilio P. (1995). *La vitesse de libération*. Paris : Galilée.
- VIRILIO P. (2001). *CYBERMONDE. LA POLITIQUE DU PIRE*. PARIS : TEXTUEL.